



La bataille du Styr.

Il y avait de quoi rendre jaloux le kaiser lui-même, mais celui-ci donna l'exemple de ce culte. Hindenburg n'était pas insensible à tous ces témoignages d'admiration. Il se laissait volontiers photographier et lisait les articles qui se publiaient sur sa personne.

Pour le surplus il resta simple, jouissait d'une bonne santé, dormait irrégulièrement et travaillait souvent la nuit. Ses repas étaient solides.

Le général nourrissait une animosité ardente contre les grands embusqués.

Hindenburg détestait les Autrichiens, dit Hervier. « Un jour, un général autrichien se présente à lui, s'incline, se confond en amabilités et commence :

« Maréchal, j'ai bien l'honneur... »

« Oui, interrompit Hindenburg, vous avez l'honneur et moi j'ai la peine. Maintenant allez droit au fait. »

Un jour il est conduit au palais impérial par un chauffeur — un noble embusqué. La course faite, le maréchal se tourne vers son conducteur et lui met cinq marks dans la main.

Le noble embusqué balbutie : « Vous ne me connaissez pas, maréchal, je suis le baron von X... Nous avons chassé ensemble l'hiver dernier. »

Von Hindenburg de répliquer, d'un ton tranchant :

« Jeune homme, quand on fait le chauffeur, il faut en accepter les obligations ».

Un jour deux fonctionnaires arrivèrent à son quartier général, venant de Berlin. Il leur fit un accueil glacial, puis les invita à faire un tour dans son auto. Il les conduisit ainsi directement sous le feu des lignes russes. Tout d'abord les fonctionnaires n'osèrent pas protester, mais quand les balles commencèrent à siffler plus fort, ils prièrent le général de faire arrêter l'auto.

« Tout à fait impossible », déclara le général, et, imperturbable, il donna ordre de continuer à avancer.

Peu après cependant, comme la situation devenait extrêmement dangereuse, il pensa qu'il ne devait pas s'ex-

poser lui-même et il fit revenir l'auto vers le quartier général.

Quelques jours plus tard, on lui proposa de Berlin de faire donner aux deux fonctionnaires la croix de fer de première classe pour belle conduite au feu. Il fallait son approbation. Il la refusa en écrivant en marge de la proposition :

— Je n'accorde pas mon apostille; je ne décore jamais ceux qui ont eu du courage malgré eux et qui sont au feu parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

On dit que le kaiser qui avait intérêt à décorer les deux fonctionnaires passa outre et ne tint nul compte de la boutade de Hindenburg.

A l'occasion il savait aussi se montrer très dur, à en juger par une information d'un journal de Francfort du 8 octobre 1914.

Avant de quitter Insterburg, les Russes ne purent tout détruire ou tout emporter comme ils l'auraient voulu. Ils s'efforcèrent de rendre tout inutilisable. C'est ainsi qu'ils arrosèrent de pétrole d'énormes approvisionnements de pain.

Quand le général apprit la chose, il ordonna :

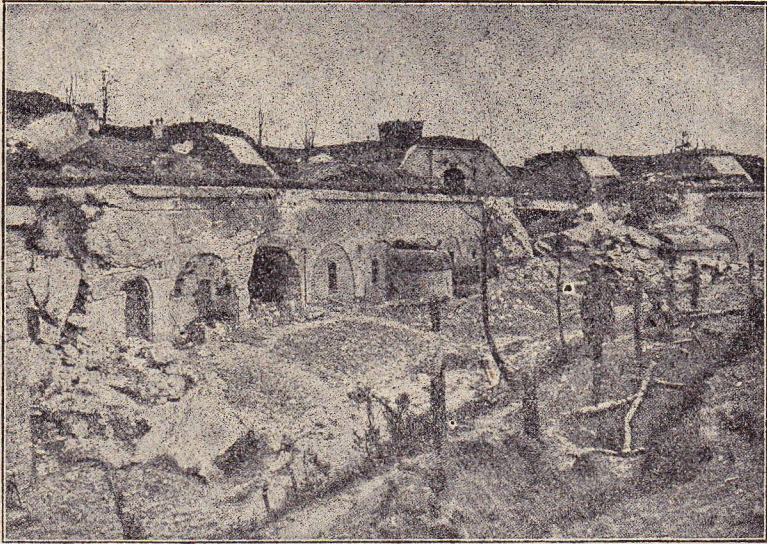
« Il ne faut pas discuter sur les questions de goût. Les Russes ont leurs préférences. Ce pain servira à nourrir les prisonniers russes jusqu'à épuisement de cet approvisionnement. »

C'était de l'humour plutôt cruel et il est juste de constater qu'en matière de destruction les Allemands n'avaient pas à faire la leçon aux autres.

Hindenburg montra sa prédilection pour les chiens jusqu'en Russie. Il vola ceux qui convenaient et envoya notamment un convoi de boules-dogues polonaises à Hanovre. (1)

Suivons maintenant Hindenburg dans la suite des opérations de la campagne de Russie en 1914.

(1) Hervier, « Silhouettes allemandes ».



Fort détruit à Przemysl.

A la fin du mois d'août et au début de septembre l'armée russe qui luttait contre les forces de von Hindenburg comptait 650.000 hommes, 300.000 étaient parvenus à se dégager et s'étaient retirés sur leur base le long du Niémen, du Bobr et du Narew. Selon diverses informations recueillies dans les premiers jours de septembre, la situation semblait menaçante pour les Allemands sur le front occidental. Aussi plusieurs corps d'armée furent transportés en hâte de l'ouest vers l'est; le collaborateur militaire du «Times» évaluait leur nombre à six au moins de sorte qu'il y aurait eu en ce moment sur le front russe au moins onze corps de l'armée active, sans compter un grand nombre de corps de réserve et de landwehr.

Le même collaborateur jugeait ce fait comme certain et il en concluait que les Allemands avaient commis une faute en transportant cinq à six corps d'armée de France en Prusse Orientale, « car ainsi ils risquaient de laisser échapper la victoire décisive à l'ouest, tandis que l'opération en Prusse Orientale était un coup d'épée dans l'eau sans autre résultat que la retraite d'une armée russe qui ne faisait que monter la garde. Les théoriciens allemands eux-mêmes ont toujours enseigné qu'il faut toujours poursuivre l'armée principale de l'ennemi et lui porter des coups. Voilà ce qui n'a pas encore été fait d'aucune manière à l'égard de l'armée russe. »

Une chose certaine en tous cas c'est qu'après les deux grandes victoires de von Hindenburg il n'y a pas eu de poursuite sérieuse de l'armée russe. Pour entreprendre une énergique offensive contre toute la ligne fortifiée du Narew et de la Bug les Allemands manquaient provisoirement d'hommes et de matériel de guerre. D'autre part, les Centraux furent obligés de diviser leurs forces entre l'est et l'ouest. S'il y avait eu à ce moment parmi les Alliés une plus grande unité de vues dans le commandement la guerre aurait été terminée dès l'année 1915.

Le 18 septembre l'armée allemande de l'est avait continué les opérations dans le gouvernement russe de Suwalki et des sections de cette armée marchèrent contre la forteresse d'Ossowetz.

Celle-ci était située à l'aile droite du système de défense polono-russe, sur le Bobr, qui a à cet endroit une largeur de 60 mètres. La voie ferrée Lyck-Bialystock y traverse la rivière. Le but de cette offensive partielle n'était pas d'attaquer la ligne du Niémen et du Bobr en son entier, ni même de provoquer la chute de ce point d'appui de la ligne par un siège en règle, mais seulement de causer de l'inquiétude dans la forteresse d'Ossowetz, qui domine le chemin le plus court vers Lyck et d'arriver par ce moyen à contrecarrer le plus longtemps possible une nouvelle action des Russes et à couvrir le mieux possible la Prusse Orientale.

Les troupes qui prirent part à cet investissement subirent de grandes privations, ainsi qu'en témoigne la let-

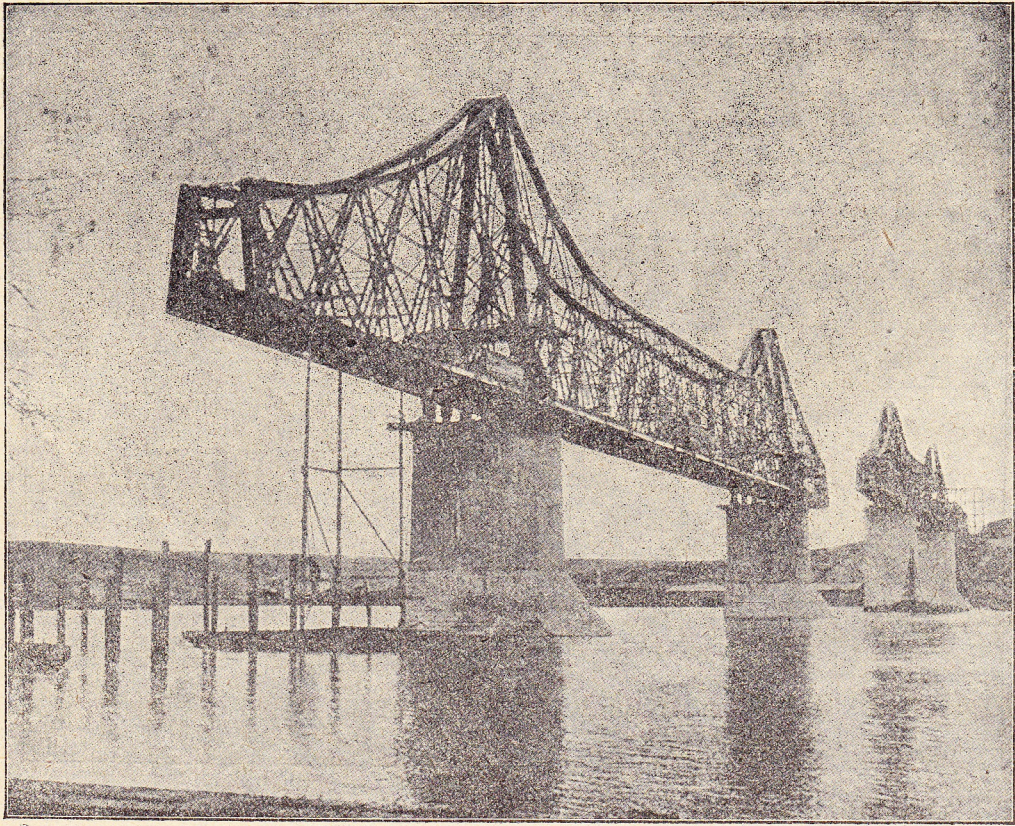
tre d'un colonel allemand : « Durant quatre jours et quatre nuits il ne fut pas question de dormir dans les tranchées et les abris détrempés par des pluies ininterrompues; nous devions faire résonner constamment nos mortiers et nos lourds obusiers de campagne afin que l'ennemi ne pût soupçonner la faiblesse de nos effectifs. Le temps détestable et brumeux, dont tant de soldats se plaignaient, devint pour nous un allié fidèle, car du haut des ballons captifs ennemis, dont deux furent d'ailleurs abattus, on ne pouvait que difficilement observer nos positions et constater le nombre réduit de nos troupes, et de plus les aviateurs ennemis étaient incapables de faire leur service. »

Au nord d'Ossowetz les Allemands s'avancèrent par Augustowo et Suwalki, vers le Niémen. Le 13 septembre l'armée de Rennenkampf s'était repliée sur toute la ligne sur la rive droite du Niémen et le 25 au matin les Allemands exécutèrent leurs premières tentatives en vue de traverser la rivière près de Drouskeniky, au nord-ouest de Grodno sur le Niémen.

La rivière a une largeur de 180 mètres et il est impossi-



Le général von Morgen.



Le pont détruit de Tchernavoda.

ble de la passer à gué. Il n'y a de ponts fixes qu'à Grodno (deux) et à Oliitta, qui étaient donc couverts par les ouvrages de défense. La rive droite, du côté des Russes, plus élevée que la rive gauche occupée par les Prussiens, domine donc celle-ci. La rive gauche est toujours marécageuse et ordinairement inondée par le débordement de la rivière à la fin de l'automne.

Le passage était donc loin d'être facile. Dans la persuasion que la rive opposée était inoccupée, c'est-à-dire sans défense, les Allemands se mirent à construire des pontons. Les Russes, dont l'artillerie était dissimulée, les laissèrent faire tranquillement. Mais lorsque les ponts furent achevés et remplis de soldats en marche, un bombardement se déclencha soudain et les ponts furent complètement balayés.

Ce jeu se répéta une seconde fois, après quoi on renonça à des nouveaux efforts pour traverser la rivière. Une lutte très vive s'engagea également près d'Augustovo et de Sopotskin.

Dans l'entretemps les Russes s'étaient reformés et avaient reçu des renforts sous la protection de leur base fortifiée, qui leur rendit à cette occasion de grands services. Les travaux de défense de la ligne du Narew n'avaient pas seulement préservé l'armée de *Rennenkampf* de l'anéantissement en lui permettant d'échapper à une poursuite, mais ils couvrirent encore la réunion et l'extension de cette armée, empêchèrent les reconnaissances des Allemands, rendirent possible une concentration inaperçue et enfin une offensive subite.

Pendant les derniers jours de septembre les première et dixième armées russes déclenchèrent une attaque à l'improviste et s'avancèrent de leur base Kovno-Grodno dans la direction de l'ouest.

Leur aile droite s'élança de Grodno et marcha le long du Niémen dans la direction de Sredniki; leur centre déboucha d'Oliitta dans la direction de Mariampol afin d'atteindre la route et le chemin de fer d'Eydtkuhnen à Stalupönen; l'aile gauche déboucha de Grodno-Stopotskin et marcha sur Sувальки et Augustovo.

Les Allemands durent reculer partout jusqu'à leurs frontières pour échapper aux colonnes russes très supé-

rieures en nombre. La partie du gouvernement de Sувальки où l'on avait déjà établi une administration prussienne retomba au pouvoir des Russes.

Vers le 3 octobre le front d'attaque se concentra à la frontière prussienne, suivant la ligne de Wladyslawow (en face de la localité prussienne de Schirwindt) à Margrabowa (Oletzko), où l'offensive fut arrêtée.

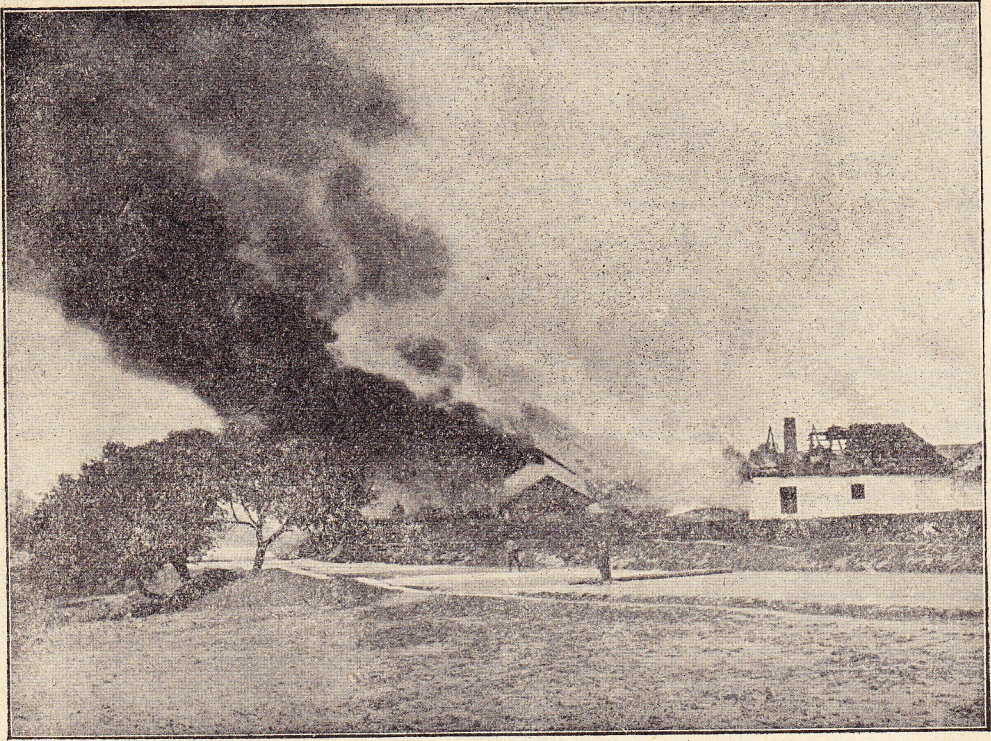
De violents combats avaient été livrés auparavant par des arrières-gardes prussiennes près d'Augustovo, de Raczi et Wielitzken au sud, et près de Sieniy, Sувальки, Mariampol et Sztitkehmen au centre. Comme le terrain était très accidenté et le plus souvent entrecoupé de marais et de bois il ne pouvait être question d'une grande bataille, sauf près d'Augustovo où la lutte fit rage pendant dix jours, mais en général il n'y eut sur tout le front qu'une série de combats partiels. Sztitkehmen surtout fut sérieusement endommagé par les Russes.

Au sud de ce front les troupes allemandes, commandées par le général von Morgen exécutèrent le 15 et le 16 octobre une contre-attaque près de Wilkassen et de Wielitzken, bien que les Allemands s'y fussent solidement fortifiés. Un correspondant, qui a visité le champ de bataille, écrit à ce sujet :

« Six, huit, même dix lignes de tranchées avaient été creusées en forme de terrasse à différentes hauteurs. Ces tranchées étaient couvertes de planches et de troncs d'arbres, où l'on avait tassé de la terre et des branches de sapins; à l'intérieur on trouvait du foin et de la paille pour se coucher. La profondeur était d'un mètre environ; tous les travaux de terrassement avaient été exécutés avec soin. Le village allemand de Wielitzken, qui formait le centre de la position russe, avait été pris par nous au moyen d'une attaque concentrique. Les traces encore fraîches de la lutte étaient visibles partout devant le village, mais principalement dans le village même; on y voyait des cadavres de Russes, des blessés allemands, des maisons incendiées, des dégâts causés par les obus, etc.

Quelques habitants essayèrent de sauver des maisons horriblement ravagées ce qui pouvait encore être sauvé.

On enlevait de tout sans raison et sans but. Ainsi je



La guerre en Russie.

vis un vieillard qui avait une porte sur le dos tandis que dans sa main demeurée libre il tenait un sceau. C'était un spectacle horrible que celui des maisonnettes où l'ennemi s'était réfugié et d'où il avait continué à tirer, car de nombreux Russes y étaient étendus tenant encore leur fusil dans leur main glacée. »

Malgré cet avantage local, les Allemands reperdirent entièrement le territoire russe qu'ils avaient conquis. Les communiqués russes annoncèrent que l'armée allemande venue de la Prusse Orientale avait été complètement battue au cours d'une bataille aux environs d'Augustovo, après dix jours d'une lutte acharnée, et qu'elle fuyait dans la direction de l'ouest en abandonnant des blessés, des munitions et des canons.

Cette retraite, appuyée d'ailleurs par une offensive du côté de Lomza, une forteresse située sur le Bobr entre Ostrolenka et Ossowetz, obligea les troupes allemandes qui attaquaient cette dernière forteresse, à battre précipitamment en retraite aux premiers jours d'octobre dans la direction du nord et de repasser la frontière par Grajevo.

Au cours de cette retraite ils perdirent une partie de leur train d'autos, ainsi que leur artillerie, qui resta embourbée dans le terrain marécageux. Les troupes russes qui participaient à cette offensive et probablement aussi une partie de la garnison d'Ossowetz étendirent l'action dans la direction du nord et pénétrèrent en territoire prussien jusqu'à Lyck, menaçant ainsi les communications des Prussiens qui opéraient encore dans le gouvernement russe de Suwalki.

Les Allemands évacuèrent Lyck le 8 octobre, abandonnant la ville aux Russes. Ceux-ci ne jouirent d'ailleurs pas longtemps de leur conquête. L'offensive de l'armée du Niémen ayant été arrêtée, les Allemands eurent les mains un peu plus libres pour s'occuper de cette opération secondaire sur leur flanc droit. Après une lutte acharnée livrée le 13 et le 14 octobre, qui dénégéra souvent en combats de rues, Lyck fut repris par les Allemands, qui refoulèrent les Russes au-delà de la frontière.

Les Allemands s'établirent dès lors près de leurs frontières. Lyck, en territoire prussien, Wirballen (russe) et Wladislaw (russe) devinrent leurs points d'appui. Des renforts allemands, envoyés notamment de Königsberg,

furent transportés très rapidement par chemin de fer et concentrés à la frontière de l'est.

Les Allemands tirèrent parti de la nature du terrain, renfermant une multitude de marais et d'étroits passages, pour s'y fortifier solidement.

Entre le 21 et le 27 octobre les Allemands annoncèrent qu'ils suivaient l'armée en retraite dans la direction d'Ossowetz et que le mouvement offensif des Allemands à l'ouest d'Augustovo progressait lentement. Les rôles étaient donc de nouveau intervertis et les Russes réduits à la défensive. Hélas ! le rouleau compresseur roulait lentement dans la direction d'où il était parti.

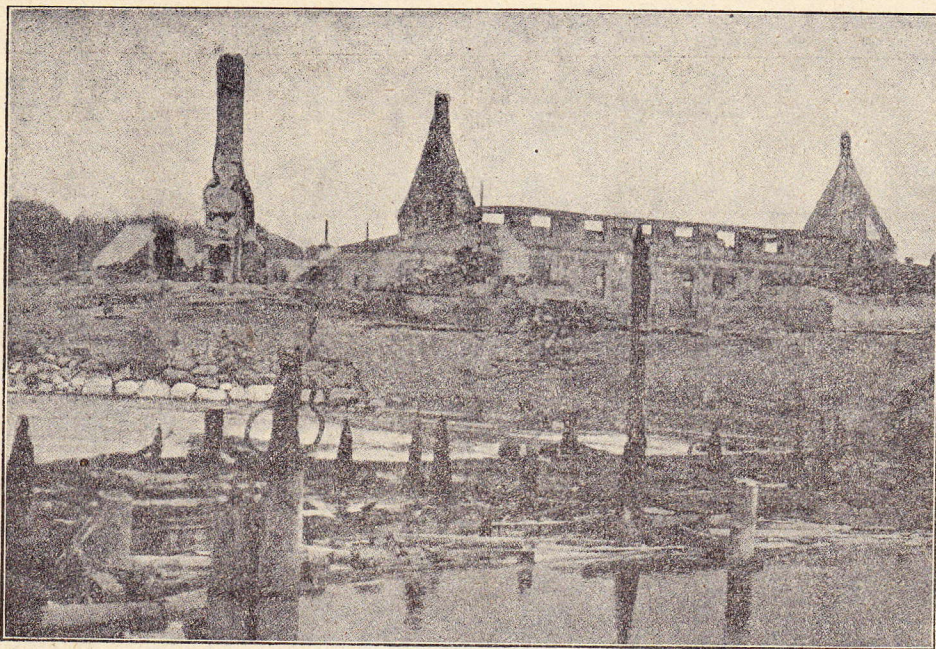
La tactique des Russes en cette circonstance fut tout-à-fait conforme à ce que devait être plus tard leur action en grand : leur seul but était d'occuper constamment l'ennemi, de l'obliger à être toujours en éveil, de le harceler de toutes manières.

Peu leur importait que la bataille se livrât en pays ennemi ou qu'ils fussent contraints de battre en retraite. La perte d'une certaine étendue de territoire et de quelques villes n'avait pour eux qu'un intérêt très relatif vu l'immensité de l'empire russe.

Il ne se produisit plus aucun fait saillant à cette époque sur cette partie du front. Nous allons donc visiter le front austro-russe.

Après les batailles des environs de Lemberg l'armée austro-hongroise se reforma derrière la ligne du San. Une partie des troupes occupait le quadrilatère Przemysl-Jaroslaw-Rzeszow-Dynow. Elle était donc massée derrière le San et en avant de la Wisłoka, un affluent de la Vistule coulant vers le nord. Cette partie de l'armée était du reste chargée de la défense directe de la ligne du San. La partie restante se concentra encore plus en arrière : elle s'appuyait sur la grande forteresse de Cracovie, et son front se prolongeait jusqu'à Jaslo.

A propos de la retraite des Autrichiens derrière le San les Russes annoncèrent qu'ils avaient capturé près de Janow (aux environs de Jaworow), près de Tarnograd et de Grubieszow plus de 15,000 prisonniers, 45 canons, ainsi que des obusiers, des mortiers et des mitrailleuses, de grands transports de munitions, de fusils, de fourrage, d'argent, de vivres, de pontons. Certains corps autrichiens furent presque complètement anéantis. Le 16 septembre les Russes communiquaient au sujet des opérations en général : « La rapidité des opérations militai-



Ruines de Kalvaria.

res rend absolument impossible de déterminer avec précision les pertes des Autrichiens, qui prennent des proportions énormes. Suivant des renseignements que l'on a recueillis, les Autrichiens ont perdu 250.000 morts et blessés, ainsi que 100.000 prisonniers, 400 canons et une quantité de drapeaux. Partout les routes sont couvertes de paves d'artillerie. Des colonnes de transports de munitions et d'armes ont été abandonnées au cours de la fuite précipitée de l'ennemi.

Il faut constater que les Allemands firent des efforts désespérés pour prévenir la débâcle de l'armée autrichienne... L'aide des Allemands ne sauva pas les Autrichiens d'une défaite écrasante et la victoire russe fut d'autant plus éclatante.»

La fameuse forteresse de Przemysl, qui devait tant faire parler d'elle dans la suite, était le point d'appui principal et en même temps le point d'appui de l'aile droite de la ligne autrichienne. C'est une ville de grande importance stratégique, que le commandement militaire autrichien avait après la guerre de Crimée (1854) transformé en un vaste et moderne camp retranché, en prévision d'une bataille en Galicie. Vers 1870 les ouvrages de défense furent encore étendus, de sorte que la forteresse possédait comme Anvers deux ceintures de forts. L'enceinte extérieure se composait de forts indépendants avec différents ouvrages et batteries intermédiaires, tous situés à une distance de 6 kilomètres environ de la ville. Les forts n'étaient pas grands, leur distance respective ne comportait généralement pas plus d'un kilomètre. Au total on y comptait 20 forts sans les points d'appui intermédiaires.

Persuadés qu'il était impossible de prendre d'assaut cette forteresse avec sa puissante garnison et ses troupes mobiles, les Russes dirigèrent d'abord leur attaque principale plus au nord sur la ligne du San, à peu près en face de Jaroslaw, dans le but de prendre Przemysl à revers et de la couper de l'armée de campagne.

Le 17 septembre les Autrichiens durent évacuer la petite tête de pont de Sieniawa située sur la San au nord de Jaroslaw et qui n'était défendue que par des ouvrages de campagne, tandis que les Russes y avaient déployé deux corps munis d'artillerie lourde.

Bientôt (21 septembre), le même sort fut réservé à la forteresse de Jaroslaw, qui forme la limite entre la Galicie Orientale et la Galicie Occidentale, et qui était une place stratégique fort importante, car elle constituait un des points d'appui de la ligne du San et dominait en même temps le chemin de fer du nord qui relie Lemberg à Cracovie. Une violente bataille de cinq jours autour des

hauteurs qui protègent la ville avait précédé la chute de la forteresse.

L'investissement de Przemysl, qui venait de perdre ce point d'appui sur son flanc, devint menaçant; peu après les Russes avaient pénétré jusqu'à Lancot, près de Rzeszow, prenant à revers la ligne du San tout entière, et coupant la grande forteresse de ses communications avec Cracovie.

Le 19 septembre les Russes avaient occupé également Sambor, au sud-ouest de Przemysl, au pied des Carpathes, ainsi que Sandomir, non loin du confluent du San et de la Vistule, ce qui les rendait maîtres de la presque totalité de la ligne du San; en outre les défenses de la tête de pont de Rzeszow, situé sur la Wisloka, à 50 kilomètres à l'ouest du San (Jaroslaw) avaient été prises d'assaut (1). Le 27 on disait même que les forts extérieurs et l'artillerie de Przemysl avaient déjà été conquis, que la garnison s'était retirée des forts intérieurs en se servant largement du chemin de fer de Cracovie, qu'elle était poursuivie par les Russes, que ces forts ne tarderaient pas à tomber aux mains des Russes et que toutes les communications avaient été coupées.

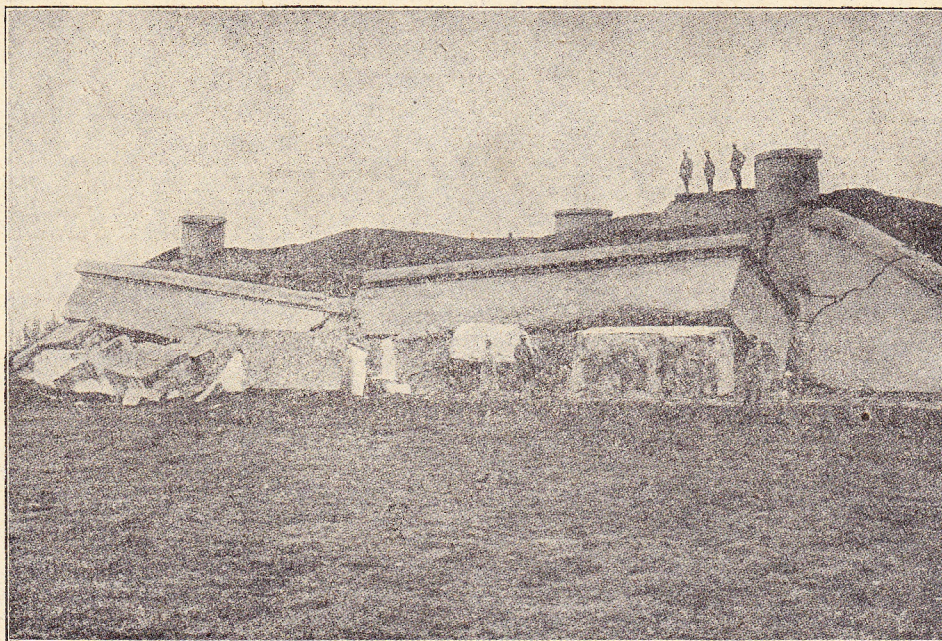
Entretiens, les Russes avancèrent à l'ouest de Przemysl du nord-ouest au sud-ouest, franchirent le San et firent un mouvement convergent avec Przemysl comme pivot, de sorte que finalement, leur front orienté vers le sud, ils arrivèrent jusqu'à la ligne Jaslo-Przemysl. Le 24 septembre ils traversèrent la Wisloka, un affluent droit de la Vistule, et se trouvèrent bientôt aux pieds des Carpathes qu'ils franchirent même à certains endroits.

Le 28 on annonça qu'en Galicie Occidentale l'arrière-garde autrichienne avait été refoulée. Une section qui se retirait par Frystac (au sud-ouest de Rzeszow) avait dû laisser aux mains des Russes son artillerie et un train de 400 véhicules.

Au début d'octobre les Russes pénétrèrent même jusqu'à Biecz, atteignant ainsi la voie ferrée du sud qui va de Lemberg à Cracovie, par Przemysl et Sanok.

Tandis que les Russes avançaient ainsi jusqu'aux Carpathes dans la direction du sud-ouest, la forteresse de Przemysl, restée aux mains des Autrichiens et complètement isolée, vécut des heures tragiques. Le 16 septembre

(1) Les Russes conservèrent cette ville pendant 26 jours. Dans la ville même tout demeura intact, à peine signalation en quelques vols commis par les cosaques. Ce fait a été constaté en général en Galicie, parce que les Russes s'y présentaient en libérateurs avec l'intention d'y rester.



Fort détruit à Przemyśl.

les premiers cosaques apparurent devant la forteresse, dont la moitié de la population civile avait fui. Le 27 septembre le dernier train quitta la forteresse en face de laquelle 5 corps d'armée russes étaient arrivés dès le 22.

Le 26, les Russes annonçaient qu'ils avaient pénétré jusqu'à Felsztyn, Chyrow et Ustrzyki, localités situées au sud de la forteresse, près du chemin de fer Sambor-Sanok, ce qui exposait la place à être entourée également par le sud. Medyka, un petit village situé tout près de la forteresse du côté de l'est était tombé en même temps au pouvoir des Russes et sa garnison s'était retirée à l'intérieur de l'enceinte fortifiée. La défense se fit d'une façon active, mais les sorties eurent peu de succès et la forteresse fut investie.

Toutefois elle ne fut pas encore complètement séparée du reste de l'univers. Elle restait en communication avec le monde extérieur au moyen de la télégraphie sans fil, de sorte qu'un journal continuait à paraître, rédigé en allemand, en hongrois et en polonais. La forteresse menacée reçut également le 1er octobre la visite d'un officier d'état-major qui y atterrit après avoir fait un remarquable voyage aérien.

Il était accompagné d'un pilote. Près de Dubiesko, à une journée de marche de la forteresse, l'officier d'état-major aperçut les premières troupes russes, soit toute une division de cavalerie, qui se mit aussitôt, mais en vain, à tirer sur l'appareil.

Après avoir survolé les ouvrages de défense sous une grêle de projectiles, l'oiseau gigantesque plana en décrivant de vastes cercles au-dessus de la ville pour découvrir un lieu d'atterrissage. Malgré le feu violent de l'artillerie ennemie, toute la population s'attroupa dans les rues et l'aviateur qui descendait en larges spirales fut salué par des acclamations, parmi lesquelles on entendait gronder les coups de l'artillerie ennemie comme de formidables coups de boeuf.

Le trajet entier y compris l'atterrissage avait duré exactement une heure. Bientôt on se rendit compte de l'impossibilité de quitter la forteresse pour rejoindre les lignes autrichiennes. Par suite au temps pluvieux et des chutes de neige le voyage dut être remis au 6 octobre, mais ce jour-là le temps était encore loin d'être favorable. Les habitants virent d'un cœur anxieux le départ des aviateurs qui s'élevèrent du terrain limité en décrivant des spirales presque perpendiculaires. A peine l'appareil fut-il visible au-dessus des ouvrages de défense, que les Russes ouvrirent un feu si furieux que

le grondement des canons couvrit même le ronflement du moteur qui d'ordinaire rend les aviateurs insensibles à tous les autres bruits. A plusieurs reprises l'aviateur fut enveloppé d'une nuée de projectiles éclatant de toutes parts, ce qui provoqua un tel déplacement d'air que l'appareil dévia plusieurs fois, tandis que les ailes furent percées huit fois par des éclats d'obus.

On pouvait se rendre compte à l'aide de jumelles que la pluie de débris et de projectiles produisait en retombant de grandes pertes dans les rangs serrés des Russes massés autour de la forteresse. Lorsque l'aviateur fut hors de portée du feu des Russes, il trouva un ennemi encore plus redoutable dans les terribles rafales de neige qui depuis des semaines sévissaient en Galicie. Malgré tous ces obstacles les aviateurs trempés, épuisés de fatigue et tout engourdis atteignirent les lignes après quatre heures d'angoisse.

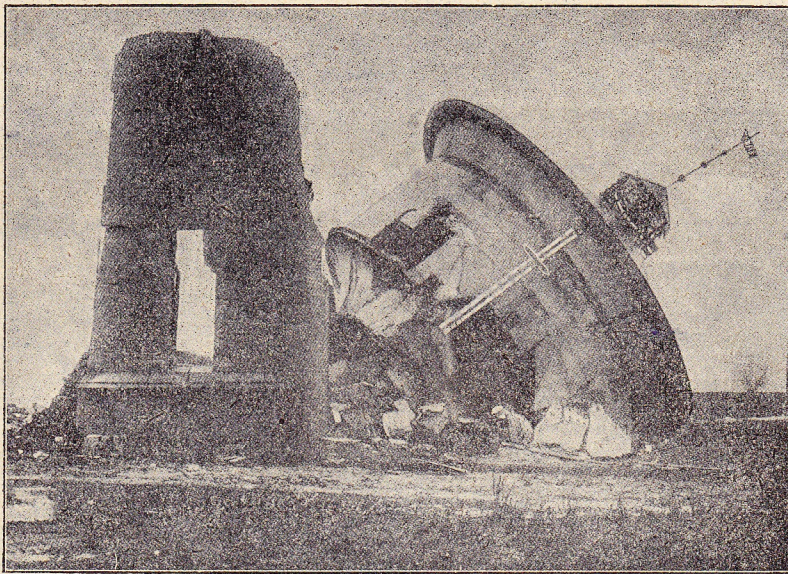
Le 2 octobre le commandant du corps russe assiégeant, l'ancien général bulgare Radko Dimitrief (1), envoya un officier de l'état-major général comme parlementaire pour réclamer la capitulation de la place.

La proposition tendant à ouvrir des pourparlers en vue de la reddition fut repoussée par quelques paroles indignées et péremptoires.

Le lendemain commença le bombardement de la forteresse par l'artillerie lourde qui avait été mise en position avec prudence et discernement dans des endroits bien abrités. Les Russes doivent avoir disposé en cette circonstance d'excellents renseignements, ce qui incite à croire qu'ils avaient un service d'espionnage bien organisé. Le 5 les assaillants entreprirent leur attaque principale. Outre une artillerie de campagne bien fournie et de bonne qualité les Russes possédaient un puissant parc d'artillerie comprenant des canons de 15 jusqu'à 24 cm., et de plus un grand nombre de pièces de marine. Ils soumièrent tous les ouvrages à un feu violent et ininterrompu réglé avec une grande précision, en vue de détruire le plus possible les moyens de défense et de permettre à l'infanterie d'avancer jusqu'à une distance convenable pour l'assaut.

Les Autrichiens ripostèrent avec leurs pièces de siège parmi lesquelles il y avait des mortiers de 30.5 cm., qui

(1) Il avait joué un rôle comme jeune capitaine dans le complot contre Alexandre de Battenberg, s'était sauvé en Russie après l'abdication du prince et y avait suivi l'École d'état-major, puis il servit pendant 10 ans dans l'armée russe, après quoi il était retourné en Bulgarie.



Château d'eau de Memel.

rendirent de précieux services. On dit qu'un de leurs projectiles tua tout l'état-major de l'artillerie d'assaut des Russes. Protégés par le feu de l'artillerie russe, des bataillons russes, munis de grenades à main et de cisailles destinées à couper les réseaux de fils barbelés, exécutèrent leurs attaques intempestives d'une façon très hasardeuse. Pendant 3 jours et 3 nuits de très nombreuses attaques échouèrent, au prix de pertes sensibles.

Un grand danger menaçait les Autrichiens sur le front sud-est, où le fort de Siedlica (Sielec) fut violemment bombardé. L'infanterie s'élança en rangs serrés et 270 hommes qui étaient parvenus à se glisser en rampant jusqu'au front de gorge se dressèrent tout à coup au sommet du rempart extérieur. Après un furieux combat qui dura trois heures le fort était presque entièrement pris lorsqu'un régiment frais de honved (landwehr hongrois) reprit possession du fort, captura les Russes qui y avaient pénétré et plaça dans le fort une nouvelle garnison de deux compagnies. Le fort avait été éprouvé surtout du côté du front nord. Il avait reçu 250 obus. Chose étrange : leur effet avait été assez insignifiant, eu égard au gros calibre des canons. Deux canons légers qui se trouvaient sur le rempart avaient été démontés, la terre avait été retournée plusieurs fois autour des cratères creusés par les obus, mais la maçonnerie en béton et les coupes blindées étaient demeurées complètement intactes, de sorte que la valeur combative de l'ouvrage restait entière. La lutte ne fut pas moins violente dans le terrain entourant la forteresse. Les Russes ne purent dépasser les ouvrages extérieurs dont des réseaux de fils barbelés et des tranchées défendaient l'approche. Toute la forteresse semblait être devenue un volcan en éruption, qui répandait de toutes parts la mort et la destruction.

Les Autrichiens faisaient un usage fréquent de fougasses (mines) et les Russes subirent de lourdes pertes au cours de leurs attaques. Le 7 octobre le bombardement diminua et la garnison en conclut que des secours approchaient.

Les attaques de l'infanterie russe atteignirent leur point culminant pendant la nuit du 7 au 8 octobre et causèrent aux assaillants des pertes énormes.

A partir de ce moment ils se mirent à rompre leur front à l'ouest, car il menaçait d'être pris entre deux feux par l'armée autrichienne qui venait dégager la forteresse. Pendant ce temps l'attaque sur les autres fronts se poursuivait avec acharnement, dans l'espoir que l'on réussirait à battre l'ennemi avant que l'offensive du sud-ouest fit sentir ses effets. Mais ce fut en vain : le 10 la forteresse était dégagée.

L'offensive russe n'avait pas seulement été arrêtée, mais les Russes furent même réduits à la défensive.

Une armée autrichienne de secours commandée par le général Borovic avança du sud-ouest pour dégager la forteresse. Le 5 octobre cette armée reprit Biecz sur la voie ferrée de Cracovie à Przemysl et poussa jusqu'à la ligne Dynow-Lancot. Près de cette dernière localité une armée de 3 corps russes qui devait couvrir la marche des troupes d'investissement, fut battue le 8, tandis que près de Dynow une division de cosaques et une brigade d'infanterie étaient rejetées après une courte résistance et obligées d'entreprendre vers le San une retraite qui ressembla à une fuite. Un grand nombre furent faits prisonniers aux passages de cette rivière près de Sieniawa et de Lezajsk.

Le 11, Jaroslaw, la fameuse forteresse située sur le San, était également aux mains des Autrichiens.

La ligne du San devint à nouveau la ligne de résistance des Autrichiens, c'est-à-dire la limite entre leur front et celui des Russes. En conséquence la forteresse resta encore coupée de ses communications au sud et à l'est où l'armée russe formait un arc de cercle passant par Medyka. Dans le sud une offensive autrichienne rejeta les Russes de Chyrow sur Stary-Sambor après des combats acharnés.

Sur le front nord les Russes se replièrent rapidement derrière le San, où, après avoir reçu de puissants renforts, ils se retranchèrent dans l'intention de résister avec acharnement.

Il se produisit de furieux combats, notamment près de Radymno, localité située entre la forteresse et Jaroslaw, sur le San. L'armée austro-hongroise dut disputer le terrain à l'ennemi pied à pied et on était content de pouvoir avancer d'un kilomètre par jour.

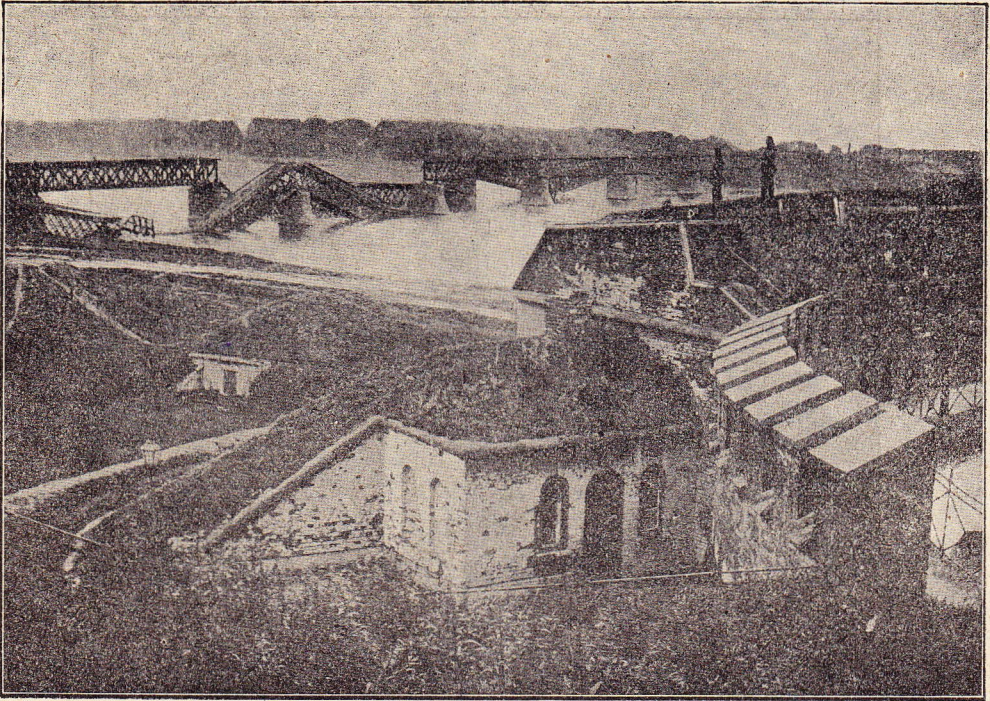
En divers endroits les Autrichiens réussirent à avancer jusqu'à la rive est du San, mais sans que cette offensive pût se développer. La tête de pont de Sieniawa évacuée auparavant fut réoccupée par les Autrichiens le 17 octobre, tandis que la lutte autour de Jaroslaw était à son point culminant le 22 et le 23.

On s'attendait chaque jour au déclenchement d'une terrible bataille, qui aurait décidé du sort de la Galicie et même, à ce qu'on croyait, de celui de l'Autriche et qui aurait pu avoir pour résultat l'issue de la guerre tout entière.

On jugeait que les chances étaient favorables pour l'Autriche. Soutenue par la puissance offensive de l'Allemagne qui concentra plus au nord une grande quantité de troupes, la fortune semblait sourire aux puissances centrales.

De leur côté les Russes déployaient les plus vigoureux efforts. S'ils avaient dû poursuivre leur retraite au delà de la ligne du San, Lemberg aurait couru un sérieux danger.

La lutte fut particulièrement vive près de Mizyniec au-



Pont détruit à Varsovie.

tour de la colline de Magiera, qui jusque-là avait été occupée par les Russes et qui entravait sérieusement la marche en avant des Autrichiens. Après que l'artillerie eut préparé l'attaque par un feu violent, la position fut enlevée par les Autrichiens. Ceux-ci gagnèrent également du terrain à l'aile sud près de Stary-Sambor et aussi dans les vallées de la Stry et de la Swica.

A partir du 1 les dispositions ne se modifièrent plus et à la fin d'octobre la bataille était terminée en Galicie Occidentale et en Galicie Centrale. Elle prit dès lors sur tout le front le caractère d'une lutte de tranchées ou de forteresse, qui excluait une décision, rapide et puissante.

\* \* \*

A la fin de septembre les Russes, au cours de leur offensive victorieuse en Galicie, avaient refoulé les Autrichiens et atteint la ligne Cracovie-Jaslo-Jaroslau-Przemysl-Sambor-défilé d'Uzok (dans les Carpathes).

Des effectifs allemands considérables, composés en partie des troupes devenues disponibles par suite des succès de von Hindenburg, et en partie de divisions de réserve, avaient été concentrés alors sur la ligne Cracovie-Olkutsch-Czentochau-Wielun, où ils se retranchèrent solidement. En face de cette nouvelle et puissante armée en formation ne se trouvait, du côté russe, sur la rive septentrionale de la Vistule que de la cavalerie, dix divisions environ, qui furent rejetées avec de grandes pertes au moment où commença l'avance germano-autrichienne.

Le but de cette offensive était de progresser dans la direction générale de l'est, de tourner ainsi les armées russes opérant contre la Galicie et de dégager les armées austro-hongroises qui y étaient aux prises avec les troupes du grand-duc Nicolas. Au début les Russes se firent une idée inexacte de l'importance des troupes allemandes concentrées au nord de la Vistule et ne leur opposèrent pas de forces suffisantes, ce qui les obligea finalement à prendre des mesures précipitées.

Dans les premiers jours de septembre des combats de peu d'envergure s'étaient déroulés à la frontière silésienne. Mais lorsque l'offensive allemande commença à se dessiner, les Russes prirent à la fin de ce mois les mesures nécessitées par la situation.

Chacun se rendait compte que l'on se trouvait à la veille d'importantes opérations militaires, qui auraient pour théâtre la région de Cracovie, ainsi que la Silésie ou la

Pologne, suivant que les Russes avanceraient sur la rive gauche de la Vistule ou qu'ils se replieraient. Des écrivains militaires russes autorisés pronostiquaient qu'il n'y aurait pas de décision parce que, selon eux, les Russes, fidèles à leur nature, battraient en retraite.

A la suite des fortes concentrations de troupes allemandes en Silésie, Vienne se reprit à espérer. Depuis que l'armée s'était retirée sur Przemysl et que les informations du grand quartier général étaient devenues rares, bien des gens de la capitale se sentirent envahis par la crainte. Les journaux étaient soumis à la censure et les nouvelles ne parvenaient qu'à l'état fragmentaire par les journaux étrangers.

Mais ce qu'il était donné à la population de voir et d'entendre n'était pas fait pour tranquilliser les esprits. Bien que l'on prétendit que l'armée s'était retirée volontairement et qu'on vit arriver de nombreux prisonniers russes, et même des canons, cela n'empêchait pas les Russes d'avoir pénétré fort loin en territoire autrichien, tandis qu'autour de Vienne on creusait des tranchées, qu'on fortifiait le Danube entre Krems et Pressbourg et qu'on installait partout de l'artillerie. Des milliers de réfugiés fuyaient la Galicie.

L'offensive des Allemands éveilla de nouveaux espoirs et par elle la guerre entra dans une nouvelle phase. Ainsi qu'on écrivait à Vienne : « Dans le plan primitif l'Autriche avait reçu pour mission de retenir les Russes le plus longtemps possible jusqu'à ce que la France aurait été matée. L'Autriche a été trop faible pour remplir ce rôle et pour ne pas s'épuiser complètement, l'armée autrichienne s'est retirée dans une position fortifiée afin d'attendre l'aide des Allemands. C'est ce qui a eu lieu et nous attendons de nouveaux faits d'armes. »

Aux premiers jours d'octobre, les Russes développèrent une offensive au cours de laquelle ils franchirent la Vistule entre Sandomir et Josefow, probablement dans le but de retenir de front les Germano-Autrichiens qui avançaient vers la Vistule au nord et au sud d'Opatow, et d'exécuter une manœuvre enveloppante contre l'aile gauche allemande, en faisant déboucher d'Ivangorod leurs forces principales. La cavalerie russe remporta d'abord des avantages marqués contre les troupes allemandes concentrées dans les gouvernements de Petkof et de Kielce, notamment à la fin de septembre près de Kielce, mais ces succès furent sans lendemain et l'offensive de l'armée principale germano-autrichienne y mit bientôt un terme. Le 3 octobre le front allemand allait de





Entre Russes et Allemands.

Stopnica, où il rejoignait le front autrichien, par Kielce et Petrokof jusqu'à Lodz.

Le 4 des troupes allemandes rejetèrent une brigade de la garde russe d'une position fortifiée entre Opatow et Ostowiec et capturèrent 3000 hommes, ainsi qu'un grand nombre de canons et de mitrailleuses. Le 5 à l'aile russe 2 1/2 divisions de cavalerie et des parties de la réserve principale qui débouchaient d'Ivangorod furent battues par les Allemands à Radom. Plus au sud, les Russes furent presque au même moment rejoints et défaits par les Austro-Hongrois à Klimontow, à Opatow par les troupes allemandes, et rejetés derrière la Vistule. Encore plus au sud les Autrichiens s'emparèrent le 5 de l'importante tête de pont de Sandomir.

Mais les Allemands rencontrèrent bientôt des difficultés par suite de la nature du terrain. Dès le 1er octobre, avant que la marche des Allemands vers la Vistule eût commencé, une information russe disait : «Les Allemands avancent toujours en territoire russe par les chaussées, car l'état des chemins de terre boueux rend impossible le transport de leur artillerie.» Les difficultés ne se firent sentir pour tout de bon qu'après qu'ils eurent franchi le fleuve et pénétré plus avant en Pologne.

Un officier d'une colonne allemande de munitions de gros calibre écrivait à ce propos : «De Czenstochau on se rendit par marches forcées vers l'est. Les deux premiers jours nous eûmes des chaussées relativement convenables, mais bientôt la situation devint écœurante, d'autant plus qu'il pleuvait tous les jours. En certains endroits les routes n'étaient que des marécages. Un jour nous avons été occupés une heure entière à transporter à 15 mètres un caisson attelé de 6 chevaux.

Certaines parties ne méritaient plus le nom de route. Les chevaux s'enfonçaient dans la vase jusqu'au poitrail, les lourds véhicules jusqu'aux essieux.

Les munitions que nous transportons sont très lourdes. Un jour nous arrivâmes la nuit par une pluie battante à un endroit impossible à traverser. Il ne nous resta d'autre parti à prendre que de nous engager avec toute la colonne dans la forêt afin d'éviter cet endroit. A cet effet, il fallut à l'aide de haches et de scies nous ouvrir une route de quelque 500 mètres au milieu de la forêt. On dut couper des arbres pendant deux heures environ.

Quand on est à cheval, on risque constamment d'être renversé. La semaine dernière nous avons presque toujours marché la nuit. Il m'est arrivé de rester en selle pendant 30 heures consécutives.

Les fatigues sont d'autant plus grandes que jamais, sauf les deux derniers jours, nous n'avons eu un repos

convenable. Nous n'arrivions à nos quartiers que le matin ou, au plus tôt, la nuit.

En outre, les villages et les petites villes sont si misérables qu'on n'ose s'y coucher qu'en tremblant. C'est à peine si nous connaissons encore un lit. Généralement nous dormons à sept dans une chambre sur de la paille. Souvent en arrivant au quartier on apprend qu'il faut aller plus loin. Ajoutez à cela la pluie perpétuelle !..

L'entretien laisse de plus en plus à désirer. Depuis longtemps déjà il est impossible de se procurer du beurre ou du saucisson. Nous sommes contents lorsque nous avons du pain et un peu de saindoux...

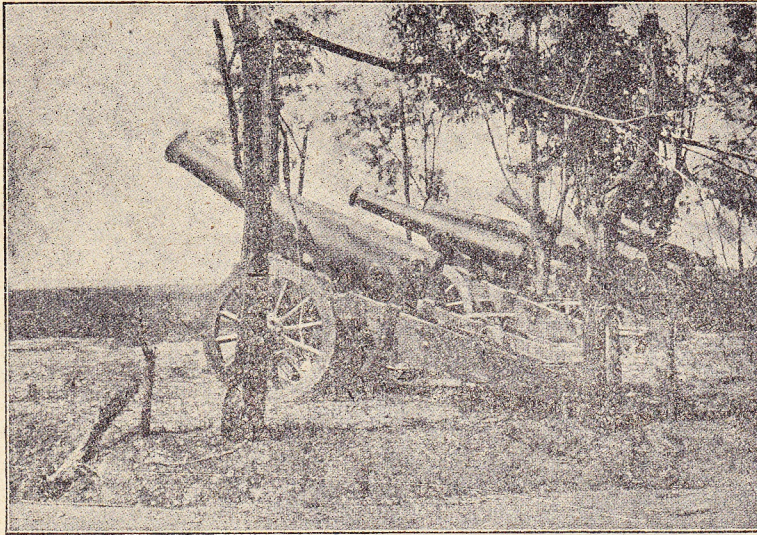
Nous buvons presque exclusivement du thé. Les spiritueux, dont on a tant besoin par temps froid et humide, sont introuvables».

Le colonel russe Choumski avait donc raison lorsque, au début de ces opérations, il émettait l'opinion que les Russes, pour éviter d'être encerclés par les Allemands, se replieraient pour se joindre à leurs forces principales et constitueraient un nouveau front. Ils appliquaient ainsi à l'égard des Allemands et des Autrichiens réunis la même tactique que celle qu'ils avaient appliquée avec succès au début des hostilités contre les Autrichiens seuls (von Dankl et von Auffenberg) : cette tactique consistait à laisser l'ennemi s'avancer à travers le terrain marécageux et les plaines de sable mouvant, pour l'attaquer ensuite et le repousser.

L'offensive germano-autrichienne avait Varsovie pour objectif principal. Les alliés de la Russie furent également impressionnés par cette grande offensive imprévue des Allemands.

Le 7, le correspondant du «Times» à Saint-Petersbourg, communiquait ce qui suit à son journal, après avoir fait remarquer que tout le cours de la guerre dans l'est avait uniquement révélé le désir des Allemands de répondre aux mouvements offensifs des Russes : «Si néanmoins, contrairement à ces hypothèses, l'armée silésienne entreprend une vigoureuse offensive, on peut dire, sans commettre d'indiscrétion, qu'il n'entre pas dans les intentions de l'état-major russe de permettre que les Allemands approchent de Varsovie, quel qu'avantage qu'on ait, au point de vue militaire, d'attirer l'ennemi loin de sa base d'opérations, en l'obligeant à exposer ses flancs à une attaque des armées de la Galicie et du nord de la Pologne.

Le fait que le tsar a rendu visite au front peut être considéré comme une indication de la certitude des généraux russes que les armées forment un mur infranchissable pour les Allemands.»



Artillerie de la forteresse de Przemysl.

L'attaque foudroyante sur Varsovie, rapidement conçue et exécutée, tendait à étouffer dans son germe une offensive attendue de la part des Russes contre l'aile gauche allemande.

Lorsque les Allemands se montrèrent le 10 octobre aux abords immédiats de Varsovie, il se produisit une confusion inouïe, accrue encore par l'apparition au-dessus de la ville de plusieurs zeppelins et avions allemands qui jetèrent une profusion de bombes et tuèrent plusieurs habitants. Ces visites furent répétées du 16 au 23 octobre.»

Les aviateurs laissèrent tomber également des paquets de pamphlets, comme ils avaient fait à Anvers; ces pamphlets, rédigés en polonais, affirmaient que la population n'avait rien à craindre des Allemands.

De toutes parts on tira sur ces avions, ce qui augmenta encore l'anxiété et le désarroi; en dehors de la ville, le long des ouvrages de campagne, l'artillerie gronda d'une façon presque ininterrompue du 16 au 22 octobre.

Tandis que le généralissime russe attendait une offensive allemande de la Prusse orientale sur Kovno et Grodno, le général von Morgen attaqua Varsovie à l'improviste par le sud avec trois corps d'armée, composés principalement de Saxons.

Le grand duc Nicolas se retourna alors précipitamment vers la forteresse ainsi menacée, dont la garnison était beaucoup trop faible, prit des mesures radicales, arrêta l'évacuation en cours, fit venir des renforts de tous côtés, remplaça le commandant de la forteresse et donna l'ordre de défendre la ville jusqu'à la dernière goutte de sang.

Varsovie devint dès lors un gigantesque camp retranché. La panique qui s'était déclarée parmi la population et qui était surtout très sensible parmi les 250.000 Juifs, se calma rapidement. On avait déjà pris des dispositions relatives à une occupation éventuelle de la ville par les Allemands, une garde-civique avait été organisée pour surveiller les propriétés tandis que les trois ponts sur la Vistule avaient été minés en vue d'une retraite possible. L'usage de l'alcool, même de la bière, était strictement interdit, de sorte que les officiers eux-mêmes ne pouvaient boire que de l'eau.

Pendant 44 heures trois corps sibériens arrêtèrent trois corps allemands, pourvus d'une artillerie de beaucoup supérieure.

Les pertes russes furent effrayantes et dépassèrent celles de toutes les batailles précédentes. Tannenberg excepté. Des régiments entiers furent complètement anéantis, d'autres perdirent tous leurs officiers.

Entre le 11 et le 13 octobre la situation des Russes fut à son point le plus critique : les Allemands se trouvaient autour de Varsovie dans un cercle éloigné de 25 à 12 ki-

lomètres de la capitale polonaise; dans le sud, leur front rejoignait la Vistule.

Bien que la lutte, même après cette date, fut menée avec des alternatives diverses, les Russes purent respirer un peu plus à l'aise grâce à l'arrivée continue de renforts, qui poussèrent jusqu'à Novo-Georgievsk, pour tourner l'aile gauche allemande. Le 16 cependant les Allemands reconquirent une partie du terrain perdu et le 17 ils franchirent la Vistule en deça de Karczew sur un ponton lancé au-dessus du fleuve. Toutefois, ils furent aussitôt rejetés sur la rive gauche par des troupes russes tenues en réserve.

Le 17 la bataille fit rage depuis le matin jusqu'au soir sur toute la ligne. Le 18 les Russes reçurent de nouveaux renforts, ainsi qu'un certain nombre d'obusiers lourds. Les forces en présence étaient alors dans la proportion de 4 à 1.

Le 19, les Allemands renoncèrent à leur offensive et le général von Morgen commença sa retraite tranquillement et méthodiquement.

Cette retraite était d'autant plus nécessaire que les Autrichiens n'avaient pas réussi à traverser le San pour attaquer l'aile gauche des Russes sur la rive droite de la Vistule.

A l'exception de quelques traîneurs les Allemands ne laissèrent rien aux mains des Russes au cours de leur retraite, ni un canon ni un fusil. Le 20, la cavalerie russe n'entra même pas en contact avec les Allemands; ce contact ne fut réalisé que le 21. Ce jour-là 20.000 cavaliers russes se heurtèrent près de Lowicz aux troupes de von Morgen, à qui elles voulaient couper la retraite.

Sur l'autre aile de von Morgen les Russes franchirent la Vistule près de Gora-Kalvaria, c'est-à-dire au sud de Varsovie, dans l'espoir de couper la seule ligne de retraite vers le sud. Cette tentative échoua. Malgré d'abondantes chutes de pluie et la nature du terrain boisé et marécageux, von Morgen parvint à ramener ses troupes en bon ordre, quoique l'armée russe, qui comptait d'abord 120.000 hommes eût atteint, grâce aux renforts commandés par le général Russki, un total de 400.000 hommes.

Tandis que cette importante bataille se déroulait aux environs de Varsovie, de longs et sanglants combats avaient lieu près d'Ivangorod, pour le passage de la Vistule. Le 12, une tentative faite par les Russes pour franchir le fleuve échoua, et deux jours plus tard une nouvelle tentative, exécutée par huit corps d'armée, fut repoussée avec des pertes sanglantes.

Le 23, les Autrichiens battirent par surprise deux divisions russes, firent 8.000 prisonniers et capturèrent 19 mitrailleuses.

Cependant, comme les Allemands avaient été forcés de battre en retraite devant Varsovie, on dut finir par évacuer Ivangorod. Pour se dégager des Russes et leur por-



Prisonniers russes.

ter un grand coup durant la poursuite, von Hindenburg conçut le plan suivant : Les troupes qui avaient exécuté l'attaque contre Varsovie, se retireraient dans la direction de l'ouest, où elle occuperaient de fortes positions sur la ligne Rawa-Skierniewice, en s'efforçant d'entraîner les troupes russes dans cette direction. L'armée allemande, qui avait opéré contre Ivangorod, serait relevée par des troupes autrichiennes et hongroises et pourrait ensuite attaquer dans la direction du sud le flanc gauche de l'armée russe lancée à sa poursuite.

On réussit effectivement à entraîner l'armée russe principale dans la direction voulue. Les Russes se jetèrent impétueusement à l'assaut de la solide position mentionnée plus haut, mais toutes leurs attaques furent repoussées avec des pertes sanglantes. Déjà les troupes allemandes rendues disponibles pour exécuter l'attaque de flanc par le sud s'approprièrent à franchir la Pilitza (affluent gauche de la Vistule), lorsque le commandement allemand fut informé que l'aile de cette position frontale avait été enfoncée à Skierniewice et qu'on avait dû la replier dans la direction du sud-ouest.

En même temps on apprit que les Russes avaient traversé la Vistule avec des forces considérables qu'il était impossible d'arrêter, de sorte que l'attaque de flanc projetée par les Allemands allait être elle-même prise de flanc, du côté de l'est.

Les troupes allemandes concentrées sur la Pilitza et la Radomka coururent dès lors un sérieux danger, d'autant plus que du côté d'Ivangorod les Russes déployaient des forces toujours plus considérables dans la direction de Lysa Gora.

Près de Przemysl et le long du San les deux adversaires se tenaient en équilibre. Dans ces conditions l'armée coalisée dut prendre la grave, mais inéluctable résolution de renoncer à l'ensemble de l'opération entreprise tant sur la Vistule que sur le San, parce qu'elle n'avait plus aucune chance de succès en raison de la supériorité ennemie qui était presque du triple.

Il s'agissait dès lors de rompre le contact avec l'ennemi, de se retirer à une distance suffisante, de reprendre la liberté de ses mouvements pour préparer ensuite une nouvelle opération, après avoir reçu les renforts nécessaires. Toutes les troupes austro-hongroises et allemandes qui se trouvaient sur le front entre Przemysl et Varsovie se mirent en route, depuis ce moment jusqu'à la fin du mois d'octobre, dans la direction des Carpates sur la ligne Cracovie-Czenstochau-Sieradz, c'est-à-dire à proximité immédiate de la frontière germano-russe (ligne de la Warthe), défendant le terrain pied à pied et détrui-

sant le plus complètement possible toutes les voies ferrées, les routes ordinaires et les télégraphes.

Cette destruction fut réalisée d'une façon si parfaite que les Russes ne purent organiser la poursuite que fort lentement, de sorte que von Hindenburg réussit à dégager son armée du contact ennemi et à la regrouper selon le plan préparé d'avance.

Au début les Russes n'avançaient que très lentement en Galicie. Leur armée principale suivit le long de la Vistule en décrivant un arc, d'abord dans la direction du sud-ouest, puis dans la direction du sud, tandis que de faibles effectifs russes avançaient du Narew sur les deux rives de la Vistule vers la forteresse allemande de Thorn.

Le moment où les Russes commencèrent à gagner du terrain aux environs de Varsovie peut être fixé un peu avant le 31 octobre. Ce jour-là un bulletin officiel de Pétrograd annonçait :

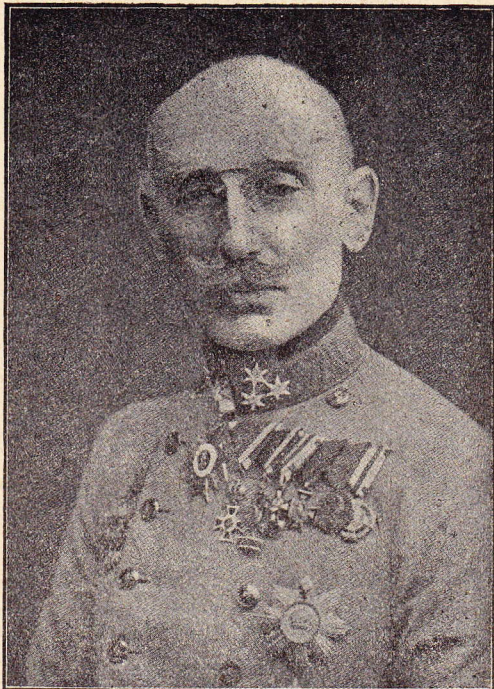
« Les troupes allemandes qui marchaient sur Varsovie ont été rejetées vers la région au nord de la rivière Pilitza et sont actuellement en pleine retraite. Elles abandonnent leurs blessés et évacuent leurs positions fortifiées. Les Russes avancent vigoureusement sur tout le front. L'ennemi oppose encore de la résistance sur la rive gauche de la Vistule au sud de la Pilitza jusqu'à Sandomir. »

Il ressort de lettres provenant de soldats allemands qu'au cours de la retraite de vifs engagements eurent lieu entre les Allemands et les avant-gardes russes en certains endroits, notamment à Rakitni, au sud-ouest de Varsovie. Les Allemands avaient construit là huit rangs de tranchées superposées, tandis que leur artillerie lourde dominait le terrain. Les régiments sibériens exécutèrent de furieux assauts et subirent de grandes pertes, entre autres parmi le corps des officiers. Les Allemands avaient disposé la plupart de leurs ouvrages de défense de telle manière qu'il était impossible de rien voir par devant; sous leur feu meurtrier les formations russes se fondirent, chaque homme était son propre lieutenant. La lutte se poursuivit jusqu'à la tombée de la nuit.

Le 24 les Russes infligèrent plusieurs défaites aux arrière-gardes des Allemands et pénétrèrent même jusqu'à Lowicz, Skierniewice, Rawa.

La lutte désespérée, qui avait duré sept jours autour d'Ivangorod, s'était terminée également par la retraite des Allemands. A Koziennice, à quelque distance à l'ouest de la Vistule, les régiments du Caucase se battirent toute une semaine contre des forces supérieures, afin de permettre aux Russes de prendre pied sur la rive gauche de la Vistule.

Le 21, les troupes des puissances centrales furent re-



Le général von Mirbach.

foulées aussi à cet endroit, mais après avoir reçu des renforts et en tirant parti du terrain boisé, elles renouvelèrent leurs attaques avec une gande opiniâtreté.

Le 26, un corps d'armée autrichien fit encore 10,000 prisonniers, mais ce même jour les Autrichiens durent battre en retraite, à cause notamment du recul de l'aile gauche des Allemands sur Radom, localité qui fut enlevée le 27 par les Russes après un combat très vif. A ce moment Lody était également tombé aux mains des Russes, qui avaient ainsi regagné un tiers ou la moitié environ du terrain jusqu'à la frontière allemande.

Les Allemands n'avouèrent officiellement leur retraite que le 28.

Ce jour-là les Russes annoncèrent une bataille de quatre jours au sud de la Pilitza, au cours de laquelle ils avaient infligé une sanglante défaite aux Allemands et aux Autrichiens. Ceux-ci se retirèrent méthodiquement en livrant des combats acharnés.

Dans les premiers jours de novembre les Russes avaient progressé jusqu'à la ligne Leczyca-Lodz-Petrokow-Opoczno-Ozarow-Sandomir; cette dernière ville, qui constituait un point stratégique important, fut conquise par eux le 3 novembre. La Pologne fut évacuée en grande partie et les Allemands et Autrichiens durent reculer jusqu'aux environs de leurs frontières.

En même temps qu'ils effectuaient leur mouvement de retraite de la Vistule jusqu'à leur propre frontière les Autrichiens durent céder également une partie du territoire reconquis près du San. Le 25 octobre, un communiqué russe annonçait : « La tentative des Autrichiens ayant pour but de tourner l'aile gauche russe au sud de Przemysl a échoué. Les Autrichiens ont subi de lourdes pertes.

Ainsi l'offensive entreprise sur leur aile gauche extrême, vers le sud, n'avait pas abouti. Mais ce ne fut pas tout : les Autrichiens durent encore battre en retraite sur ce front. Dès le 23 un bulletin autrichien l'avait annoncé en termes très énigmatiques. Les Russes avaient donc de nouveau pris pied sur la rive ouest du San. Ils réussirent à exploiter l'avantage ainsi obtenu, car le 5 novembre les Russes annoncèrent : « Le passage du San par nos troupes se poursuit avec succès. Dans cette région les Autrichiens sont actuellement en pleine retraite ».

A la suite de cette retraite des puissances centrales, tant en Pologne russe qu'en Galicie, certains critiques dépeignirent leur situation comme très défavorable et la jugèrent même critique.

Lorsque les Russes furent établis en Galicie Orientale et qu'ils eurent pénétré jusqu'à la ligne du San, l'accès des défilés des Carpathes faiblement défendus était ouvert devant eux. Ils ont essayé de les franchir du nord-est au sud-est sous prétexte de vouloir dévaler dans la plaine hongroise, de marcher sur Budapesth, de séparer ainsi la Hongrie de l'Autriche, et d'inciter les Hongrois à la révolte. Mais ce plan échoua.

\* \* \*

L'offensive des Russes, principalement dans la direction du sud-ouest, se poursuivit au début de novembre. Le 7, des troupes de cavalerie avaient détruit la voie ferrée sur la rive gauche de la Vistule près de la gare de Pleschen et avaient pénétré ainsi jusqu'en Allemagne. Le rouleau compresseur irait-il plus loin?

Mais à ce moment les Germano-Autrichiens préparaient d'importantes opérations qui devaient être dirigées par von Hindenburg et qui étaient de nature à modifier la situation.

L'armée allemande, concentrée sur le front Thorn-Cracovie, devait attirer les forces russes dans la région des forteresses de Posen, Glogau et Breslau, qui étaient spécialement outillées pour détruire d'importants effectifs ennemis par leurs pièces d'artillerie, leurs mines, etc. Pendant ce temps les troupes devenues libres seraient transportées rapidement grâce à l'excellent réseau de chemins de fer, vers un point d'où elles pourraient attaquer les Russes dans le flanc. A cet effet on avait choisi deux places fortes, où les armées de flancement pouvaient être concentrées rapidement. Le premier se trouvait en Prusse Orientale et le second au nord-ouest de Cracovie.

Par là l'idée d'une offensive des puissances centrales entraînait à l'avant-plan. Les Russes se rendirent compte du danger que comportait leur attaque dans la direction du sud-ouest, à savoir la menace d'être attaqués sur les deux flancs. En effet, von Hindenburg, par une rapide concentration de troupes transportées en chemin de fer aux environs de Thorn, avait réuni derrière la frontière allemande des forces considérables avec lesquelles il avança de cette place fortifiée sur les deux rives de la Vistule dans la direction du sud-ouest contre l'aile droite (nord) de l'offensive russe.

Cette offensive était très hardie, car l'armée concentrée derrière la frontière sous le commandement du général von Mackensen, et dont une partie y était arrivée à pied, une autre en chemin de fer, se présentait elle-même de flanc et même de revers aux forces russes qui luttaient sur le front Mlawa-Bialla-Stafluponen, contre les troupes de la Prusse Orientale, chargées de défendre la frontière.

La grande offensive de von Hindenburg se dessina d'abord le 13 et le 14 novembre, date à laquelle un corps russe essaya une défaite près de Wloclawec.

Deux corps russes venus à son secours furent battus d'une façon décisive le 15 près de Kutno.

La bataille livrée sur un front étroit entre la Vistule et la Warthe se transforma au bout de quelques jours en une action générale sur toute la longueur de l'immense front oriental.

Cette grande bataille, en se développant sur tout le front, fut particulièrement acharnée sur deux points où elle présenta des alternatives d'offensive et de défensive, notamment sur le front mentionné plus haut entre la Vistule et la Warthe et sur la ligne Czenstochau-Cracovie.

Sur le premier de ces fronts, où le nombre des prisonniers russes dépassa bientôt les 50,000, les Allemands, au cours de leurs manœuvres enveloppantes contre l'aile droite du général Russki, poussèrent bientôt jusqu'à la Bzoura, un affluent gauche de la Vistule, et la franchirent même à certains endroits. De ce fait les Russes furent obligés de faire front à leur extrême aile droite vers le nord, c'est-à-dire perpendiculairement à la direction de leur groupe principal. Cette aile fut non seulement rejetée à 80 kilomètres en arrière, mais elle dut encore pivoter sur elle-même en décrivant un angle de 90 degrés.

Les Allemands atteignirent la Bzoura aux environs de Leczyca et d'Orlow et leurs avant-gardes traversèrent même près de Piatek cette petite rivière qui possède des rives marécageuses et qui sort fréquemment de son lit. Toutefois l'attaque principale de von Hindenburg ne put progresser davantage à cet endroit.



Le général Russki.

Les Russes trouverent dans cette rivière une aile défensive contre de nouveaux mouvements tournants de l'ennemi et contre le danger d'être pris à revers sur le front principal Lodz-Cracovie.

Bien que l'offensive de von Hindenburg eût ainsi été provisoirement suspendue, elle avait eu un résultat très important, car, par suite de la rupture du front des Russes, suivi de l'encerclement de l'aile droite de leur groupe principal au sud, la grande offensive russe avait été complètement arrêtée et les Russes avaient été obligés d'accepter la bataille dans une région où les communications laissaient à désirer, les empêchant de faire valoir l'avantage de leur supériorité numérique.

La position des Russes fut rendue encore plus difficile par le fait que, peu après l'offensive de von Hindenburg et de concert avec elle, les troupes germano-allemandes passèrent à l'offensive à leur tour sur le front Cracovie-Czenstochau et avancèrent dans la direction du nord-est.

Il y avait donc pour ainsi dire deux manœuvres offensives concentriques contre les ailes de l'armée principale de Russki.

Toutefois la dernière offensive ne tarda pas à être arrêtée et von Hindenburg, après avoir vainement essayé de percer à la Bzoura, fut refoulé le 21 novembre par une offensive russe qui menaçait son flanc est du côté de Varsovie.

Grâce à de nouvelles réserves venant de la direction de cette place forte, les Russes rétablirent leur situation et le 24 novembre ils forcèrent les Allemands d'abandonner la Bzoura et de se replier sur le front Uniejow (sur la Warthe), Leczyca-Kutno-Plock (sur la Vistule).

Le colonel russe Choumski déclara que les Allemands se retranchaient solidement le long de cette ligne de 85 kilomètres parallèle au chemin de fer Varsovie-Skierniewice, et qu'ils voulaient tenter de rompre le front russe dans la direction Lowicz-Skierniewice.

Les Allemands essayèrent alors un échec dans une rencontre avec les troupes russes dont la concentration avait été achevée après un retard attribuable au mauvais état des routes.

La grande bataille de Pologne se poursuivit encore pendant plusieurs jours sur tout le front avec des alternatives diverses. Beaucoup de critiques jugeaient les chances des Russes plutôt favorables, étant donné surtout que leur situation s'améliorait tous les jours parce qu'ils pouvaient toujours puiser de nouvelles réserves dans l'immensité de leur territoire. Une défaite décisive des troupes germano-allemandes aurait pu mettre un

terme à la guerre. Par contre, en cas de victoire des puissances centrales, il n'y aurait pas encore de résultat décisif car elles ne pouvaient songer, surtout à l'entrée de l'hiver, à pénétrer plus avant en Russie et à donner le coup de grâce aux armées russes.

Il semble établi qu'à cette époque l'état-major allemand, qui n'avait pu s'emparer des ports de la Manche ni forcer la ligne de l'Yser, avait résolu de prendre l'offensive contre les Russes et de rester sur la défensive à l'ouest.

On en trouve la preuve dans les nombreux renforts que les Allemands transportèrent en Russie en mettant à profit leur excellent réseau de voies ferrées; une partie de ces troupes était enlevée au front occidental et une autre partie provenait du centre du pays.

D'après le correspondant de guerre belge du « Tijd », des masses énormes de troupes furent empruntées au front occidental dans la première moitié de novembre et expédiées vers le théâtre des opérations de l'est à travers le Luxembourg. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits successives le matériel des chemins de fer en Belgique avait été mis à contribution en vue de ces déplacements de troupes. Un communiqué du grand état-major général russe du 8 décembre signala même que six corps d'armée allemands et cinq divisions de cavalerie, enlevés partiellement au front occidental ou formés au moyen d'unités nouvelles, avaient été jointes aux troupes du front oriental.

Tandis que jusqu'à ce moment la bataille avait été le plus violente sur le front Uniejow-Plock, occupé par les Allemands entre la Warthe et la Vistule, une nouvelle bataille acharnée, très longue et extrêmement sanglante se développa aux environs de Lodz, à laquelle participèrent notamment des formations allemandes nouvelles venant du côté de Wielun et dont l'aile gauche s'avança par Sieradz.

Les Allemands firent de grands efforts pour enfoncer le front russe à cet endroit, afin de séparer les Russes luttant aux confins de la Silésie, de la Galicie et des Carpates de ceux qui opéraient en face de la Prusse Orientale ou qui s'appuyaient sur la forteresse de Varsovie. Ils firent porter leur attaque principale sur le secteur Koluski-Skierniewice de la voie ferrée Piotrkow-Varsovie, qui assurait les communications de l'armée russe du nord avec celle du sud.

Dès le 23 novembre Lodz était devenu le principal centre de la grande bataille en Pologne. Le 25 novembre, les Autrichiens avaient déjà fait 29,000 prisonniers et s'étaient emparés de 49 mitrailleuses et d'une grande quantité d'autre butin. Toutefois les armées centrales se heurtèrent à une résistance héroïque.

L'aile gauche allemande, commandée par von Mackensen, et opérant entre la Warthe et la Vistule, avait essayé de tourner l'aile droite russe et de s'emparer du chemin de fer Koluski-Skierniewice. Mais deux corps d'armée, à savoir le 25e corps de réserve et le 3e corps de la garde, s'étaient engagés trop loin; ils avaient, en effet, avancé près de Koluski jusqu'au dit chemin de fer, faisant front vers l'ouest et le nord-ouest, de sorte qu'ils se trouvaient sur les derrières de l'armée russe.

A ce moment ils furent soudain attaqués de front près de Brzezini, puis à leur tour pris à revers par des renforts russes très supérieurs venant de l'est et de l'ouest et presque complètement cernés de tous côtés. Il ne leur restait pour s'échapper qu'une seule issue vers le nord, dans la direction de Strychow, et cette issue se rétrécissait constamment par suite de l'avance des Russes.

Suivant certaines informations les Allemands lancèrent deux autres corps au secours des deux premiers par cette issue, c'est-à-dire par le nord, et les quatre corps réussirent à mener à bonne fin ce qui eût été certes impossible à deux, c'est-à-dire à s'échapper du cercle de fer qui se fermait.

D'après une autre version deux corps d'armée accoururent du côté de Sieradz et de Wielun pour dégager leurs camarades. Une chose certaine c'est que les Allemands après une bataille palpitante de trois jours près de Brzezini réussirent à se frayer un chemin au milieu de l'ennemi dans la nuit du 24 au 25 novembre.

Le correspondant russe du « Morning Post » écrit à ce propos : « La retraite des Russes de la région de Lodz s'est transformée pour eux en une débâcle. La division



Le général von Linsingen.

de cavalerie russe, qui poursuit les Allemands, a réussi à couper l'un des quatre corps d'armée qui se retiraient.

Sous la pression de l'armée russe principale lancée à leur poursuite, ces trois autres corps ont été forcés à continuer leur fuite en abandonnant le quatrième corps, qui s'est vraisemblablement rendu.

Cinquante trains vides ont été envoyés de Varsovie vers l'ouest pour transporter les prisonniers. On croit qu'un corps d'armée complet a été capturé, avec ses canons et tout son matériel.

Des effectifs russes considérables, qui auraient pu contribuer à un encerclement total des corps d'armée allemands, n'y ont pas pris part par suite de la négligence d'officiers supérieurs. Le « Lokal Anzeiger » écrivait à la date du 1<sup>er</sup> décembre, après avoir qualifié d'exploit stratégique de premier ordre, la rupture du cercle de fer des Russes par des corps allemands : « Le côté le plus surprenant de la réussite de ce plan extrêmement audacieux est que les Russes qui au début luttaient contre nous de front et puis sur nos deux flancs et à revers, paraissent effectivement être demeurés « inactifs ». C'est ainsi que le succès favorise souvent les audacieux et les Russes vi- rent s'en aller en fumée la victoire qu'ils jugeaient inévitable, tandis que l'ennemi plus faible remporta par son courage et son intrépidité un magnifique triomphe, d'autant plus beau qu'il fut obtenu dans des circonstances qui pendant longtemps le feront citer dans l'histoire de la guerre comme un exemple instructif ».

Bientôt on mentionna, à ce sujet, le nom du général Rennenkampf, ancien commandant de l'armée du Niemen. Le 17 décembre, un correspondant mandait de Lodz à son journal que le fameux encerclement avait échoué pour les Russes, parce que Rennenkampf, qui devait avancer du sud-est, était arrivé au moins deux jours trop tard.

Rennenkampf fut déplacé et investi du commandement des troupes chargées de combattre les Turcs dans le Caucase. Le général de cavalerie qui s'était distingué lors de la guerre russo-japonaise, n'aura sans doute pas trouvé de ce déplacement vers un théâtre d'opérations secondaire et fort éloigné, encore qu'il y exerçât un commandement indépendant, fût un cadeau de Noël fort enviable.

La grande bataille aux environs de Lodz, qu'un Français, à cette époque, appela la plus sanglante et la plus émouvante qui se fût produite depuis l'époque napoléonienne, continua avec une violence inouïe.

Le front principal des Allemands s'étendait de Szadec et passait par Zgierz et Grovno jusqu'au nord-ouest de Lodz. Les Russes se livrèrent à leur tour, sur ce front, à de furieuses attaques qui furent repoussées avec des pertes sanglantes. « Il y a des indices toujours plus nom-

breux », écrivait-on le 1<sup>er</sup> décembre de Pétrograd, « que la lutte au nord-ouest et au sud-ouest de Lodz est la plus violente qui ait eu lieu jusqu'à présent. Toutes les parties disponibles de l'armée russe y prennent part. On n'a aucune crainte au sujet du résultat final, mais les Allemands disputent chaque pouce de terrain et les pertes sont énormes.

Outre Lodz, Lowicz devint également un centre de la gigantesque bataille livrée surtout de front par les deux armées entre la Warthe et la Vistule. Du côté allemand on comptait 12 corps d'armée sur ce front, à savoir cinq corps du général von Mackensen, deux de la 8<sup>e</sup> armée de Prusse Orientale et toute l'armée de von Hindenburg évaluée à 5 corps.

Dans les premiers jours de décembre les rôles furent de nouveau intervertis et les Allemands, après avoir reçu des renforts, passèrent à l'offensive.

Le 6 décembre, le grand quartier général allemand annonçait :

« Lodz a été pris cet après-midi par nos troupes », et le lendemain le communiqué ajoutait : « Les résultats de la bataille ne peuvent encore être évalués, vu l'étendue du théâtre des opérations, mais les pertes russes sont incontestablement très élevées. Des tentatives faites par les Russes pour venir au secours de leurs armées du nord ont échoué grâce à l'intervention d'armées allemandes et austro-hongroises dans la région de Pétrokof. »

Le lendemain on annonçait encore : « Dans le nord de la Pologne les troupes allemandes poursuivent de près les Russes ne fussent obligés de se retirer avec de grandes pertes. »

Cette sanglante bataille a duré dix-huit jours avant que les Russes ne fussent obligés de retirer avec de grandes pertes.

A propos de l'évacuation de Lodz, les Russes affirmèrent qu'ils n'avaient pas subi à cette occasion des pertes énormes, ainsi que les Allemands le prétendaient. « La véracité de cette communication ressort du fait que les troupes russes se sont retirées de Lodz vers minuit et que pendant 15 heures les Allemands n'ont pas bougé en face de nos tranchées vides. C'est seulement le 6, à 3 heures de l'après-midi, que les Allemands, ayant remarqué qu'ils n'avaient plus personne devant eux, entrèrent à Lodz ».

Le grand quartier général allemand en fit l'aveu quelques jours plus tard sans hésitation.

Malheureusement pour les Allemands, les Russes ne reculérent sur ce point que de 20 à 25 kilomètres et s'arrêtèrent derrière la Miasga, un affluent de la Pilica, où elle se jette près de Tomaszow. Par là la grande percée stratégique du front russe que les Allemands avaient conçue et qu'ils semblaient avoir réalisée au début, échoua.

La bataille fit rage non seulement autour de Lodz, mais sur tout le front des deux côtés de Lowicz, d'Ilow jusqu'à Glogno. Le 9 décembre, le général von Morgen réussit à s'emparer de Lowicz, un noeud de voies ferrées fort important. Les Russes avaient concentré aux environs de la ville de gros effectifs, ils l'avaient même convertie en une forteresse temporaire, qui formait la clef de la position de la Bzoura et qui fut défendue opiniâtrement.

Pendant quelques jours encore la lutte fut très vive à l'est de Lodz et de Lowicz, puis, le 17 décembre, le jour même où le général Joffre allait commencer sa deuxième offensive stratégique, le grand quartier général allemand annonça : « L'offensive annoncée par les Russes contre la Silésie et Posen a échoué. Les armées de l'ennemi ont été forcées de battre en retraite dans toute la Pologne à la suite de batailles de front acharnées et violentes. Nous poursuivons l'ennemi partout. Les fruits de cette action décisive ne peuvent encore être calculés à l'heure présente. »

Les communiqués russes, par contre, étaient très laconiques. Le 18 décembre on annonçait de Pétrograd : « Sur la presque totalité du front de la rive gauche de la Vistule un calme complet a succédé aux violentes attaques entreprises par l'ennemi pendant plusieurs jours et que nous avons toutes repoussées.

En suite du mouvement d'une partie de nos troupes vers la rivière la Bzoura et vu les renforts continuels re-



Dans les Carpathes.

cus par l'armée autrichienne dans les Carpathes, nous avons été obligés de modifier en conséquence la position de quelques-unes de nos armées. »

Il est certain que les Allemands avaient d'abord exagéré leur triomphe. Les Russes ne reculèrent pas très loin, car quelques jours plus tard, avant a fin de décembre, on signalait à nouveau de violents combats sur la Pilitza, la Rawka et la Bzoura.

La Pologne avait terriblement souffert des misères de la guerre. Comme le flux et le reflux les formidables armées avaient passé et repassé par ce malheureux pays en livrant des combats incessants; aussi des villes prospères, des villages, des usines et des fermes furent réduits en ruines. Par suite des opérations qui se déplaçaient continuellement les Polonais et les Juifs, affamés, erraient sans abri et sans ressources.

L'hiver fut très rigoureux et provoqua de part et d'autres de cruelles souffrances. Un grand nombre de soldats malades durent être emportés. Des sentinelles moururent gelées à leur poste. Les Russes, mieux habitués au climat, ne laissaient pas de repos aux Allemands. Ils entreprenaient la nuit des raids audacieux, où les cosaques se distinguaient spécialement.

L'étoile d'Hindenburg semblait pâlir, mais le maréchal devait prendre sa revanche en 1915. Du reste, on se plut à présenter l'occupation de Lodz et d'autres faits comme des victoires.

Mackensen, dont nous avons cité le nom tantôt, allait encore faire parler de lui dans la suite; à un certain moment même il disputa à Hindenburg la palme de la

popularité. Voici quelques détails au sujet de ce général, que nous extrayons également de l'ouvrage de P. L. Hervier : « Silhouettes allemandes » :

« Si le maréchal von Mackensen n'avait pas été amoureux, si à la mort de sa première femme qu'il aimait très tendrement, il avait eu le goût de se mêler aux officiers fréquentant la cour de Potsdam, il serait devenu très certainement le chef incontesté du militarisme allemand; mais lorsque sa femme Doris von Horn mourut, von Mackensen, déjà fort réservé, devint mélancolique et hypocondriaque.

Il évita les réunions mondaines, ne chercha jamais à briller dans les cérémonies officielles et goûta loin du faste et des grands honneurs le calme de la vie qu'il voulait mener.

Le maréchal est un homme silencieux qui n'aime pas prononcer deux paroles lorsqu'une seule est nécessaire. Des interviews de Mackensen, il n'y en a pas. Von Hindenburg, malgré sa brutalité et son humeur fantasque, consent parfois à révéler au public par l'intermédiaire d'un correspondant de guerre ce qu'il fait, ce qu'il pense et sur quoi il base ses espérances. von Mackensen demeure confiné dans sa sauvagerie.

Il naquit le 6 décembre 1849, à Hans Leipnitz, près de Schmielesberg, dans le royaume de Saxe. Son père n'était qu'un modeste propriétaire provincial, soucieux de conserver une vie paisible, loin du bruit, ne rêvant pour son fils qu'une existence comme la sienne. Le jeune Auguste, dont la famille n'était pas noble, put croire pendant toute sa jeunesse qu'il vivrait tranquillement



Un combat autour d'une batterie.

dans le petit domaine paternel. Il ne prévoyait pas que, malgré sa naissance bourgeoise, il oserait entrer dans l'armée où ne pouvaient concevoir de l'ambition que les jeunes gens pouvant faire sonner devant leur nom le *von* aristocratique.

Mais à vingt ans, le jeune Auguste Mackensen accomplit son année de service militaire dans la garde du second corps de hussards, un des corps les plus fameux d'Allemagne.

Aussi lorsque la guerre entre l'Allemagne et la France éclata en 1870, Auguste Mackensen n'était qu'un blanc-bec de vingt et un ans, n'ayant jamais suivi le moindre cours de l'une de ces écoles militaires dont sortaient bon nombre de ses camarades.

L'ouverture des hostilités le trouva *wachtmeister*, quelque chose comme caporal chez nous.

Le 5 août 1870, il reçut l'ordre de prendre le commandement d'un petit détachement de hussards et d'aller faire en hâte une reconnaissance dans les environs de Worth où se livrait alors une grande bataille.

Il s'éloigna, atteignit les faubourgs de Worth, découvrit que, sur la rivière, le pont donnant accès au village avait été détruit. Seules, les piles du pont étaient demeurées debout, Mackensen non sans difficulté parvint à se glisser d'une pile à l'autre et à pénétrer en se dissimulant dans le village. Il le trouva occupé par des zouaves. Découvert, il fut assailli par un feu nourri et il put croire que sa dernière heure était arrivée. Il s'échappa néanmoins, retraversa au milieu de mille dangers la rivière et rentra dans les lignes allemandes.